

*Images et imaginaires du Nord dans la presse  
française à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle*

di Laurence ROGATIONS  
Sorbonne Université

[doi.org/10.26337/2532-7623/ROGATIONS](https://doi.org/10.26337/2532-7623/ROGATIONS)

Résumé : Fondée sur un millier d'articles français de journaux et de revues, cette enquête a pour objectif de comprendre les images collectives des pays du Nord (envisagés comme exotiques, mystérieux et flous) dans une période marquée par l'accueil des artistes scandinaves en France mais aussi par la montée du protectionnisme culturel et du nationalisme. Ce travail démontre également une scission dans la critique : l'une cosmopolite et novatrice, l'autre conservatrice et académique.

Abstract: Based on a thousand french articles from newspapers and reviews, this survey aims to understand the collective images of the northern countries (seen as exotic, mysterious and hazy) in a period marked by the reception of Scandinavian artist in France and a rise of cultural protectionism and nationalism. This work proves, as well, a split in the critic: one is cosmopolitan and innovative while the other is conservative and academic.

Keywords: Scandinavia, France, newspapers

S'appuyant sur un corpus d'un millier d'articles que nous avons collectés, issus de quotidiens et de revues et publiés en France majoritairement dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle (1870-1900), notre enquête s'intéresse aux images véhiculées de manière collective sur les pays du Nord. L'année 1890, qui, avec la première représentation théâtrale en France le 29 mai d'une pièce scandinave, *Les Revenants*, du Norvégien Henrik Ibsen, apparaît tel un véritable pivot dans l'histoire culturelle franco-nordique en posant la première pierre de ce que l'on pourrait

nommer la « décennie du théâtre scandinave ». Une vive curiosité s’empare alors des critiques, mais aussi d’une partie du public parisien : c’est le point de départ de débats passionnés. Cet intérêt soudain pour les pays du Nord s’élargit progressivement vers d’autres dramaturges, écrivains, peintres, etc. Or, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le Septentrion reste largement ignoré du grand public et véhicule une atmosphère chargée de mystères et de fantasmes, malgré la multiplication de récits de voyageurs, d’essais historiques et géographiques.

L’examen des articles de presse de cette période permet de considérer les représentations sur les pays du Nord ; la Norvège, par exemple, étant tout particulièrement perçue comme impénétrable et brumeuse<sup>1</sup>. L’analyse des réseaux de sens corrobore d’ailleurs cette observation, car nous relevons à maintes reprises des mots ayant trait au climat et à la géographie<sup>2</sup>. À travers le prisme du concept du boréalisme<sup>3</sup>, nous pouvons ainsi nous pencher sur d’autres termes récurrents, à savoir ceux concernant « l’âme latine » et « le génie latin ». Nous verrons que ce vocable permet d’opposer les Français aux Scandinaves, évoqués comme étant des Barbares du Nord « envahissant les scènes françaises », à l’instar de leurs lointains aïeux, les Vikings.

---

<sup>1</sup> Cf la partie « Brumes et brouillards » de cet article.

<sup>2</sup> *Ibidem*

<sup>3</sup> Le concept du boréalisme peut être défini comme étant le discours méridional sur le Nord ; ce dernier appréhendé en tant que territoire. Le Nord est alors dépeint tel un espace se plaçant entre réalité et imaginaire. Comme le précise Gaëlle Reneteaud dans sa thèse, « ce discours relève davantage de la représentation d’un espace rêvé et fantasmé par le Sud que de l’exploration scientifique ou de l’anthropologie. » Cf G. RENETEAUD, *Du merveilleux au scientifique. Évolution de la représentation de l’Islande en France entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle*, 286 p., Thèse : Études nordiques, Paris IV Sorbonne, 2015, sous la direction du Pr Sylvain Briens (non publiée).

## Penser le Nord

Avant de réfléchir sur le « Nord », il est nécessaire de le délimiter et de le définir. Or, la perception, la conception, la sensation voire le sentiment sur ce territoire dépendent inévitablement du locuteur. En effet, d'un locuteur à un autre, les frontières du « Nord » fluctuent inexorablement. Vues de la Méditerranée, Paris et les régions situées au-dessus de la Loire seront identifiées comme faisant partie d'un Nord. Les pays scandinaves sont donc de facto au nord de l'Europe. Néanmoins, un Stockholmois se définira comme un Suédois du Sud en comparaison avec les Suédois résidant au-delà du Cercle polaire... C'est pourquoi nous tenons à préciser que, dans le cadre de cette étude, nous nous concentrerons sur la Scandinavie *stricto-sensu*, à savoir le Danemark, la Suède et la Norvège.

Au demeurant, la thématique de ce numéro intitulée « Voyages vers le Nord, voyages vers les pays froids » nous interpelle et en particulier la dénomination de « pays froids ». En effet, même si le Nord évoque au plus grand nombre des paysages et une nature spécifique (les fjords, les glaciers, les montagnes, des animaux tels que les rennes et les élans mais également la neige, l'obscurité et par analogie les nuits sans fin et le soleil de minuit, etc.), ces images, ces clichés nous renvoient aux concepts des représentations et de la géographie imaginée<sup>4</sup>. Or, depuis peu, les images et les imaginaires du Nord envisagés par le Sud sont le sujet d'études. Comme le précise Sylvain Briens, Daniel Henri Pageaux a réactualisé cette

---

<sup>4</sup> Cette notion de géographie imaginée se réfère à la représentation collective d'un espace et nourrit la construction identitaire de ceux qui la partagent. Cf S. BRIENS, *Paris, Laboratoire de la littérature scandinave moderne 1880-1905*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 36 ; T. MOHNIKE, *Au lieu du Germain - Géographies d'appartenance et philologie comparée à Strasbourg entre 1840 et 1945*. (Thèse HDR, 2015, non publiée)

## question

sous le terme d'imagologie, structurée autour de l'étude des représentations de l'étranger dans la littérature. L'imagologie littéraire a trouvé une place particulière dans l'étude de la représentation du Nord dans la littérature française. [...] Si l'objet étudié est l'image de l'étranger, l'objectif est avant tout de saisir le sujet qui le représente partant d'un principe que toute représentation renvoie aussi une image de celui qui la produit<sup>5</sup>.

Ces discours sur le Nord ont fait l'objet d'invention de concepts nouveaux, tels que le « boréalisme », nommé ainsi par Sylvain Briens par analogie à l'orientalisme et désignant la représentation d'espaces rêvés ou ceux de « nordicité » et d'« hivernité » culturelle, inventé par Daniel Chartier afin d'incarner des notions de territoire, de direction, d'absolu, d'image et de rêverie. Actuellement, un projet de recherche est mené de concert par des laboratoires des Universités de Paris-Sorbonne, Stockholm et Montréal. La première université doctorale d'hiver franco-suédoise s'est tenue à Abisko en Laponie en octobre 2014 et nous nous sommes attachés à y étudier le discours sur le Grand Nord, qui, depuis plusieurs siècles, est dépeint comme un espace situé entre réalité et imaginaire.

## **Que sait-on en France de la Scandinavie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ?**

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les récits de voyage, essais historiques et géographiques se sont multipliés et leurs auteurs ont été plus attentifs aux détails véridiques que dans les ouvrages antérieurs qui décrivaient une

---

<sup>5</sup> S. BRIENS, M. CEDERGREN, *Médiations interculturelles, trajectoires et circulations entre la France et la Suède de 1945 à nos jours*, Stockholm, Stockholm University Press, 2015, Introduction., p. XII.

Scandinavie plus mythique que réelle. Néanmoins, il s'avère qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le Septentrion reste largement ignoré du grand public et véhicule une atmosphère chargée de mystères et de fantasmes. Nous pouvons en effet affirmer que cet imaginaire et les représentations qui en découlent ont perduré pendant plusieurs décennies et les récits de voyage de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ont également contribué, à quelques exceptions près, à perpétuer des stéréotypes<sup>6</sup>. Certains, sous forme de carnet de bord avec des descriptions détaillées, livrent d'abondantes informations sur la Scandinavie tels que ceux laissés par Léonie d'Aunet ou Charles Rabot<sup>7</sup>. Au demeurant, les représentations de l'Islande, sont, à cette époque, particulièrement effrayantes car l'île, posée sur les plaques tectoniques nord-américaine et eurasiatique, serait peuplée d'animaux fantastiques<sup>8</sup>. Victor Hugo et Jules Verne se serviront d'ailleurs de ces images pour captiver des lecteurs pour qui ces contrées demeurent nimbées de surnaturel ; *Voyage au centre de la Terre* en est un exemple typique. Cela entretient auprès du public une certaine méfiance relayée par des historiens tel que Louis-Antoine Léouzon le Duc qui écrit en 1867 dans l'introduction de l'ouvrage *Les poèmes nationaux de la Suède moderne* : « Le Nord nous apparaît à travers un lointain nuage, comme un fantôme glacé, enveloppé d'éternelles ténèbres. Le Nord nous fait peur ! »<sup>9</sup>. De la sorte, jusqu'au seuil des années

---

<sup>6</sup> RENETEAUD, *Du merveilleux au scientifique*. Cf également V. FOURNIER, *L'Utopie ambiguë. La Suède et la Norvège chez les voyageurs et essayistes français (1882-1914)*, Clermont-Ferrand, Éditions Adosa, 1989.

<sup>7</sup> L. D'AUNET, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, Paris, Hachette, 1854 ; C. RABOT, *Au Cap Nord. Aux fjords de Norvège et aux forêts de Suède*, Paris, Hachette, 1898.

<sup>8</sup> G. RENETEAUD, *Du merveilleux au scientifique*.

<sup>9</sup> Cité dans L. MAURY, *Les scandinaves et nous. Essai d'explication des relations littéraires franco scandinaves*, Paris, Mercure de France, 1947, p. 25.

1870, la littérature de voyage façonne une Scandinavie « sombre et nébuleuse »<sup>10</sup>.

Or, des intellectuels, tels que Xavier Marmier ont apporté dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle des informations circonstanciées et de première main sur les pays du Nord. Ainsi, en 1835, celui-ci part avec la corvette *La Recherche* en Islande et y étudie la langue et la littérature. Deux années plus tard paraît *Lettres sur l'Islande* puis en 1838 *Langue et littérature islandaises* et *Histoire de l'Islande depuis sa découverte jusqu'à nos jours*. Toujours à bord de *La Recherche*, il participe à de nouvelles expéditions et visite les îles Féroé, la Suède, la Norvège, la Laponie et le Spitzberg. De ses nombreuses missions, Xavier Marmier rapporte des écrits sur la littérature, la géographie, l'histoire, les traditions populaires ainsi que ses impressions de voyage. Nombre de ces travaux sont publiés sous forme d'articles dans la *Revue des deux mondes*<sup>11</sup>. Véritable institution culturelle, restée pendant longtemps le modèle inégalé, de la revue intellectuelle de référence, cette revue se veut destinée à une élite économique et érudite. Fondée en 1829, elle est initialement une revue de voyage. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la *Revue des Deux Mondes* est connue et reconnue pour la longueur de ses articles ainsi que pour sa couverture gris-rose qui « illustre un ennui de bon aloi, art suprême du divertissement »<sup>12</sup>. Les comptes-rendus de voyages de Xavier Marmier concordent parfaitement avec la vocation première de ce périodique et il est certainement le plus représentatif de leurs rédacteurs-voyageurs.

---

<sup>10</sup> *Ivi*, p. 11.

<sup>11</sup> Entre 1836 et 1840, Xavier Marmier publiera 17 articles dans la *Revue des deux mondes* qui sont des extraits des publications mentionnés ci-dessus.

<sup>12</sup> N. WEILL, *La Saga des revues*, Paris, Le Monde/CNRS Éditions, 2011, p. 20.

Ces contributions auront le mérite d'offrir aux lecteurs des connaissances fondées sur des observations scientifiques<sup>13</sup>.

Outre les récits de voyages, c'est principalement grâce aux Expositions Universelles que les Français découvrent la Scandinavie. Paris est ville organisatrice en 1878, 1889 et 1900. Ces événements au caractère mondial sont une vitrine pour les pays exposants, d'un point de vue tant commercial et touristique que politique. Alors que les voyageurs français sont plutôt rares en Scandinavie à cette époque, les pavillons nationaux permettent aux visiteurs de s'imprégner de la culture scandinave au sens large du terme à travers différents exemples architecturaux mais aussi à l'aide des nombreux et divers objets présentés<sup>14</sup>.

### La presse en France à cette période

Nous avons considéré la Scandinavie à travers le prisme de la presse française, matériau unique, riche et varié, qui constitue notre corpus. L'étude et l'analyse des journaux et des revues doivent être envisagées, selon nous, comme le témoin privilégié d'une époque et de l'Histoire. De plus, il s'avère que

---

<sup>13</sup> Il ne faut pas négliger le fait qu'avant 1830, la plupart des écrivains qui évoquent le Nord n'y sont eux-mêmes jamais allés. Concernant la Scandinavie, on peut mentionner comme exception, Jean-Jacques Ampère qui a lui aussi publié deux articles dans la *Revue des deux mondes* : l'un en 1832 (Littérature danoise sur la vie et les œuvres comiques d'Holberg) et l'autre en 1833 (Ancienne poésie scandinave : la Voluspa, le Hava-Mal et le chant de Rig). Ainsi, la participation de Xavier Marmier à l'expédition de *La Recherche* est éminemment importante car l'Académie française lui a donné pour mission de collecter des informations sur la culture et la littérature islandaise.

<sup>14</sup> C.LAMARRE, L. GOURRAIGNE, *Suède et Norvège à l'Exposition de 1878*, Paris, Delagrave, 1878 ; *Guide Bleu du Figaro et du Petit Journal*, Paris, Imprimerie de Chaix, 1889 ; L. ROUSSELET, *L'Exposition Universelle de 1900*, Paris, Librairie Hachette & Cie, 1901.

le XIX<sup>e</sup> siècle est véritablement le Siècle d'or de la presse en France, marqué par un accroissement du nombre de tirages et la multiplication des journaux tant à Paris qu'en province. En outre, la progression de l'alphabétisation a pour conséquence l'augmentation du nombre potentiel de lecteurs. Le développement des techniques d'impression et les découvertes nouvelles (électricité, photographie et télégraphe) encouragent grandement l'expansion de la presse<sup>15</sup>. En ce qui concerne les journaux, *Le Figaro*, *Le Temps* et *Le Journal des débats* sont les plus représentatifs de notre étude. Quant aux revues, elles semblent se situer à mi-chemin entre les journaux et les livres. Selon Nicolas Weill, « la revue se distingue du journal en ce qu'elle cherche à former plutôt qu'à informer, à façonner la société tout autant qu'à l'instruire des événements en cours »<sup>16</sup>. Pour notre période de référence, deux revues dépassent la centaine d'articles répertoriés par nos soins : le *Mercur de France* et la *Revue bleue*, une « petite » revue et une « grande » revue. Cette dernière catégorie rassemble des revues héritières, pour certaines, d'une culture d'élite, telles que la *Revue des deux mondes* ou la *Nouvelle Revue*. C'est le cas également de la *Revue bleue*<sup>17</sup> que l'on peut caractériser comme étant encyclopédique car, à sa création en 1863, elle fait paraître les principaux cours de la Sorbonne et du Collège de France. Nouvelle institution du monde littéraire, les « petites revues », quant à elles, vivent surtout d'abonnements, attirant un lectorat plutôt jeune, féru de productions littéraires, artistiques et intellectuelles d'avant-

---

<sup>15</sup> C. DELPORTE, *Les journalistes en France 1880-1950. Naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil, 1999, p. 64

<sup>16</sup> *Ivi*, p. 11-12.

<sup>17</sup> Dans un souci de clarté, nous avons choisi de conserver le titre le plus connu des revues qui ont changé de dénomination au cours de notre période de référence. Ainsi, le nom de *Revue bleue* englobe aussi *Revue des cours littéraires de la France et de l'Étranger* ainsi que *Revue politique et littéraire*.



garde. Parmi les plus célèbres qui ont toutes deux concurrencé les grandes revues, nous citerons la *Revue blanche* et le *Mercur de France*. Cette dernière est connue pour être l'organe privilégié de la propagation du symbolisme en art et littérature. Quant à la *Revue blanche*, son ambition affichée est de découvrir, d'explorer, de défricher tout ce qui est nouveau dans le domaine des arts et des idées.

### **Brumes et brouillards**

Analyser des articles de presse ayant pour thématique la Scandinavie et les Scandinaves dans la presse française nous a permis d'appréhender la réception des artistes norvégiens, suédois et danois en France. Dans notre corpus, la dramaturgie et la littérature, en particulier Henrik Ibsen, représentent la majorité de ces articles. Le théâtre est un genre hautement codifié et le modèle français des décennies 1870 et 1880 est celui d'au moins deux générations d'auteurs de vaudevilles et de mélodrames qui aboutissent à la sacro-sainte « pièce bien faite ». Cette dernière comporte une intrigue bien menée, des coups de théâtre, des personnages attachants, tout ceci devant rendre la pièce à la fois morale et agréable. Ainsi, l'introduction à Paris des œuvres d'Ibsen a bouleversé cet ordre bien établi. Représenté sur des scènes situées en périphérie tels que le Théâtre de l'Œuvre et le Théâtre Libre, le Norvégien, « remueur de conscience », est bel et bien devenu le symbole d'une modernité théâtrale européenne et a permis au théâtre du Nord de pénétrer dans la littérature européenne, malgré les dissensions liées aux thématiques évoquées, éloignées des canons habituels de l'époque. Cette étude démontre également un schisme net dans la critique, que révèlent, au demeurant, l'engouement d'une presse novatrice et cosmopolite et la résistance d'une autre, conservatrice et académique. En ce qui concerne la critique

académique, si l'on doit retenir un seul nom, c'est bel et bien celui de Francisque Sarcey, sans aucun doute le plus célèbre de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et indissociable de la rubrique théâtrale du *Temps*.

Avant tout, l'analyse des articles nous a permis d'observer les images véhiculées collectivement sur les pays du Nord et sur leurs représentations à cette époque : un archétype « exotique » de la Scandinavie. Notre réflexion a débuté après la lecture d'un article publié en août 1895 dans le quotidien français *Gil Blas*, intitulé « Le Barbare à Paris » et rédigé par l'écrivain-dramaturge-peintre suédois August Strindberg<sup>18</sup>. Ce dernier emploie à dessein dans le titre le terme de « barbare » et fait référence dans l'article à un professeur français érudit qui, pour introduire une pièce dudit Suédois jouée dans le Quartier latin, aurait utilisé la formule suivante : « Ce n'est pas grand'chose que vous allez voir tout à l'heure, ce n'est même rien du tout : un ours polaire, un phoque, je ne sais quoi, un barbare enfin »<sup>19</sup>. August Strindberg fait alors, fort à propos, mention de ses ancêtres, les Normands, c'est-à-dire les Vikings, donc par assimilation les *Barbares*, qui ont assiégé Paris en 886. Corollairement, il précise aussi que des étudiants sont venus de Suède dès le XIII<sup>e</sup> siècle afin d'acquérir des connaissances en France, une « nation civilisée » et il résume sa pensée de la sorte : « Il y avait donc sept cents ans que mes grands aïeux s'étaient

---

<sup>18</sup> A. STRINDBERG, *Le Barbare à Paris*, in *Gil Blas*, 08/08/1895, p. 1 ; Le Suédois aurait rédigé cet article en réaction à une conférence donnée le 10 décembre 1894 au Cercle Saint-Simon à Paris par l'écrivain Henri Chantavoine. (Cf G. ENGWAL, *Strindberg journaliste français*, in *Actes du Colloque Strindberg en héritage. Paris, 27-29 septembre 2012*, Paris, Études germaniques n°4, octobre-décembre 2013, p. 4.)

<sup>19</sup> Si l'on se réfère à l'acceptation des Grecs et des Romains, un barbare est un étranger, qui n'appartient à aucun de ces deux peuples, qui ne parle aucune de ses deux langues (latin ou grec) et qui vit donc en dehors de la Civilisation. Au Moyen Âge, la signification est surtout religieuse : le barbare est un païen.

installés à Paris pour se débarbariser ». Près de mille ans après la fondation du duché de Normandie, il peut paraître étonnant qu'en 1895 les Scandinaves soient de facto assimilés à leurs lointains ancêtres, les Vikings. Dans un article datant de 1897, « Henrik Ibsen en France », publié également en français dans une revue française, *Cosmopolis*, l'éminent écrivain et critique littéraire danois Georg Brandes les évoque pareillement :

Voilà donc en France une réaction très prononcée contre l'influence de la littérature scandinave, réaction singulière s'il en fut, puisqu'il n'y a pas eu "d'action". À vrai dire ce qu'on s'est approprié de nous est rien ou presque rien ; sur ce que notre culture pourrait avoir d'original ou de remarquable, on n'a guère qu'un tissu de préjugés, souvent répétés ; et déjà on en a assez de nous, on nous combat, on nous amoindrit, on se délivre des Scandinaves qui depuis le temps des Normands n'ont jamais exercé aucune domination en France<sup>20</sup>.

Dans son article relatant la première de la pièce d'Ibsen *Les Revenants* en mai 1890, Hector Pessard semble le premier critique à avoir recours des adjectifs et des substantifs relevant du champ lexical de la géographie et du climat afin de justifier sa mauvaise compréhension de la pièce d'Henrik Ibsen : « Que les choses revêtent d'étranges aspects dans la profonde nuit! Que de beautés l'on peut arriver à découvrir dans l'obscurité d'une œuvre littéraire! Combien, d'autre part, il est difficile d'avouer qu'on ne voit rien, mais rien du tout »<sup>21</sup>. L'année suivante, Francisque Sarcey écrit, de son côté, à propos d'*Hedda Gabler*, et de manière très ironique, que « c'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière. La lumière ! Oh ! Là ! Là ! Mais on ne voit goutte dans ses élucubrations exotiques ! Ces gens-là se

---

<sup>20</sup> G. BRANDES, *Henrik Ibsen en France*, in « *Cosmopolis* », janvier 1897, p. 112.

<sup>21</sup> H. PESSARD, *Les Premières - Les Revenants*, in « *Le Gaulois* », 31/05/1890, p. 3.

plaisent dans le brouillard et dans la brume »<sup>22</sup>. Après quoi, chez de nombreux critiques, ces allusions deviennent récurrentes. Sans être exhaustif, nous citerons un peu plus loin quelques exemples issus de ce champ lexical.

Les deux termes qui apparaissent le plus fréquemment sont « brume » et « brouillard ». « Ce n'est pas sans effort qu'on parvient à percer, très incomplètement, le brouillard dont ces cinq actes sont enveloppés » déclare Victor Fournel sur *Rosmersholm*<sup>23</sup>. Pour Sarcey, « les gens du Nord sont cruels à nous tenir ainsi dans leur éternelle brume »<sup>24</sup>, « l'auréole de brouillards dont ce génie [Ibsen] soi-disant énorme est encore coiffé se dissipe peu à peu »<sup>25</sup>. Hector Pessard, dans l'*Écho de Paris*, souhaite, lui, « réagir contre les brouillards slave et scandinave qui obscurcissent notre ciel gaulois »<sup>26</sup>. Le but de ces critiques est explicitement de décrédibiliser les œuvres scandinaves en insistant sur leur manque de clarté. En effet, la clarté est un élément qui est mis en avant comme étant l'apanage du « génie latin » et de « l'âme latine ».<sup>27</sup> Par conséquent, elle fait obligatoirement défaut aux auteurs du Nord de l'Europe. L'aspect confus et malaisé des drames en fait l'antithèse de la « pièce bien faite » prônée par le critique Francisque Sarcey.

---

<sup>22</sup> F. SARCEY, *Chronique théâtrale - Au Vaudeville*, Hedda Gabler, in « Le Temps », 21/12/1891, p. 1-2.

<sup>23</sup> V. FOURNEL, *Les Œuvres et les hommes - Rosmersholm*, in « Le Correspondant », 25/10/1893, p. 388-391.

<sup>24</sup>

<sup>25</sup> F. SARCEY, *Chronique théâtrale - Un dernier mot sur Jean-Gabriel Borkman*, in « Le Temps », 22/11/1897, p. 1.

<sup>26</sup> H. PESSARD, *Les Premières - Melle Julie*, in « Le Gaulois », 17/01/1893, p. 3 ; Certains auteurs russes (Tolstoï, Dostoïewski, Ostrowski) ont été en vogue avant les Scandinaves et ont accentué le côté « invasif » des étrangers dénoncé par certains critiques.

<sup>27</sup> Cette clarté fait écho au classicisme, courant esthétique se référant aux chefs-d'œuvre de l'Antiquité gréco-latine. Cet idéal de clarté exige une pensée limpide et un langage précis afin de communiquer cette pensée.

Jules Lemaitre désigne pareillement les auteurs scandinaves comme « des écrivains des neiges et du brouillard »<sup>28</sup>. Ces idées reçues pèsent lourd dans l'imaginaire, car « les ténèbres ne se dissipent pas en un jour »<sup>29</sup>. Ce terme de « ténèbres » est d'ailleurs employé par Victor Fournel selon qui « le public ne se fera jamais à cet art ténébreux »<sup>30</sup>. C'est un mot synonyme d'« obscurité », lui aussi largement utilisé par la critique : « Ce chef d'œuvre est d'une obscurité singulière »<sup>31</sup> ou encore « l'obscurité habituelle chez Ibsen redouble aux deux derniers actes »<sup>32</sup>. Des critiques insinuent également que la mise en scène des pièces accentue cette image de ces brumes et brouillards nordiques en renforçant l'atmosphère imaginée : une âme du nord brumeuse, mélancolique, profonde et passionnée.

À ce sujet, les descriptions des pays scandinaves (nature désolée, désolante et terrifiante) sont parfois déconcertantes car rédigées par des voyageurs qui se sont eux-mêmes rendus dans ces pays. Ainsi, illustrons nos propos avec cet exemple relevé dans *La Littérature scandinave* dont l'auteur, Léonie Bernardini, rend compte d'une Norvège « effrayante » et « pétrifiante » avec des fjords « semblables à de longs tentacules », et

l'eau, qui, le long de la côte, au fond des vallées, tisse ses brumes perfides, effroi du marin et du voyageur, où viennent errer des dragons fantastiques ou de menaçants fantômes, où s'entr'ouvrent, en de décevants mirages, les routes du vertige et de la mort<sup>33</sup>.

---

<sup>28</sup> J. LEMAITRE, *De l'influence récente des littératures du Nord*, in « Revue des Deux Mondes », décembre 1894, tome 2, p. 847-872

<sup>29</sup> MAURY, *Les scandinaves et nous*, p. 25.

<sup>30</sup> FOURNEL, *Les œuvres et les hommes*, p. 390.

<sup>31</sup> *Ivi*, p. 389.

<sup>32</sup> *Ivi*, p. 390.

<sup>33</sup> L. BERNARDINI, *La littérature scandinave*, Paris, Plon-Nourrit, 1894. Pour d'autres exemples, cf A. SUARES, *Ibsen, la morale de l'anarchie*, in « Revue des Deux Mondes », août 1903, tome 2, p. 848 ; H. BORDEAUX, *Henrik Ibsen - Réalisme et symbolisme*, in « Mercure de France », septembre 1894, p. 57

## Exotisme et génie latin

Il s'avère qu'une des thématiques les plus fournies de ce corpus est sans nul doute celui qui a trait à l'exotisme. Francisque Sarcey est l'un des premiers à l'utiliser en mai 1891, qualifiant *Le Canard sauvage* « d'œuvre exotique »<sup>34</sup>. Le mot « exotique » provient du grec ancien *exôticos* qui signifie « ce qui est étranger ou extérieur au sujet ». Mais évoquer l'exotisme au XIX<sup>e</sup> siècle induit un regard occidental, européen, donc considéré comme étant « civilisé » sur un Ailleurs<sup>35</sup>. Cet Ailleurs est la plupart du temps analysé à travers le prisme d'une supériorité intellectuelle et culturelle et, comme l'observe Jean-Marc Moura dans *La littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX<sup>e</sup> siècle*, dans nos hémisphères, « l'exotisme connote souvent avec le tropical, les palmiers, la chaleur et ne renvoie pas systématiquement au Nord, bien au contraire »<sup>36</sup>. Cette acception est également celle formulée par Françoise Aubès et Françoise Morcillo<sup>37</sup>. Selon ces dernières, l'exotisme renvoie « aux mers du Sud, à l'Amérique des forêts vierges et tropicales, toujours le Sud, jamais le Nord et son froid polaire... »<sup>38</sup> Même si, pour la plupart des critiques, et de manière générale, il est vrai que le mot « exotisme » incarne plutôt un Orient fantasmé, synonyme de luxe, de volupté et de paysages qui incitent au voyage, des exemples issus de notre

---

ainsi que les ouvrages de Vincent Fournier cités dans la bibliographie.

<sup>34</sup> F. SARCEY, *Chronique théâtrale - Au Théâtre Libre*, Le Canard sauvage, in « Le Temps », 04/05/1891, p. 1-2.

<sup>35</sup> F. AUBES, F. MORCILLO (dir.), *Si loin si près : l'exotisme aujourd'hui*, Paris, Klincksieck, 2011, p. 7 ; A ce sujet, consulter également E. SAÏD, *L'orientalisme - L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 2005.

<sup>36</sup> J. M. MOURA, *La littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 11.

<sup>37</sup> AUBES, MORCILLO, *Si loin si près : l'exotisme aujourd'hui*.

<sup>38</sup> *Ivi*, p. 8.

corpus tendent à prouver, qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les pays scandinaves peuvent également être perçus comme étant eux-aussi « exotiques ».

Ainsi, Francisque Sarcey, après avoir utilisé ce terme pour désigner *Le Canard sauvage*, réitère son propos quelques mois plus tard en dépeignant le drame *Hedda Gabler* comme étant une de ces « élucubrations exotiques ». En décembre 1892, c'est la pièce *La Dame de la mer*, qui est, à son tour un « théâtre aux mœurs exotiques »<sup>39</sup>. Louis Ganderax évoque « les amateurs de nouveautés, d'exotisme » quand Henri Fouquier, farouche opposant au théâtre du Nord, tient ces propos sur *Père* : « une pièce de M. Strindberg, dont on avait mené grand bruit devant que les chandelles soient allumées. C'est la coutume pour des exotiques »<sup>40</sup>. Un autre exemple très intéressant est issu d'un article, une nouvelle fois écrit par Francisque Sarcey, et qui fait suite à la première représentation d'une pièce de Bjørnstjerne Bjørnson à Paris.

Quand on veut nous donner de l'exotisme, il me semble qu'il ne faudrait choisir dans le répertoire des écrivains célèbres de l'étranger que ce qui est autre ou mieux. Je n'aime pas beaucoup Ibsen, ne le comprenant pas toujours ; mais enfin, celui-là est autre. Il donne la sensation d'un théâtre dissemblable. *Une Faillite* est une comédie de genre, faite sur le modèle de nos pièces, et moins bien faite que toutes celles dont elle évoque le souvenir : à quoi bon alors !<sup>41</sup>

Cette remarque est vraiment curieuse : Francisque Sarcey, pour qui Ibsen est d'ordinaire trop exotique, car non conforme

---

<sup>39</sup> SARCEY, *Chronique théâtrale* - Le Canard sauvage, p. 1-2 ; SARCEY, *Chronique théâtrale* - Hedda Gabler, p. 1-2 ; F. SARCEY, *Chronique théâtrale* - La Dame de la mer, in « Le Temps », 19/12/1892, p. 1-2.

<sup>40</sup> L. GANDERAX, *Chronique théâtrale* - *L'Œuvre*, Rosmersholm, in « La Revue Hebdomadaire », 21/10/1893, p. 447-449 ; H. FOUQUIER, *Soirée de l'Œuvre* : Père, pièce en 3 actes de M. August Strindberg, in « Le Figaro », 14/12/1894, p. 3.

<sup>41</sup> F. SARCEY, *Chronique théâtrale*, in « Le Temps », 13/11/1893, p. 2.

aux standards français, reproche à Bjørnson de ne pas assez l'être ! Toujours concernant *Une Faillite*, un autre critique, celui de *La Revue d'art dramatique*, établit une réflexion identique, louant le fait qu'elle soit aisément déchiffrable pour une « âme latine », mais le blâmant lui aussi au sujet de « son défaut d'exotisme »<sup>42</sup>. Cette argumentation sera reprise quelques mois plus tard par Sarcey pour *Frères* d'Herman Bang : « C'est d'une rare banalité. Je ne cesserai de le dire et de le redire : on n'a pas le droit de nous apporter des œuvres étrangères, si à défaut d'une supériorité d'art manifeste, elles n'ont pas, au moins pour nous séduire, un certain ragoût d'exotisme »<sup>43</sup>.

Le terme « latin », relevé de manière récurrente dans notre corpus, se rapporte la plupart des cas aux substantifs « âme », « génie », « esprit » voire « race ». Ces expressions sont principalement employées par Francisque Sarcey, Jules Lemaitre et Henri Fouquier. On peut définir le mot « latin » comme étant l'héritage de l'opposition Nord/Midi mise en place au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Selon nous, son usage, dans le contexte de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, permet aux critiques et aux lecteurs de se fédérer autour du concept d'appartenance communautaire culturelle liée à la France, en se positionnant nettement comme étant en opposition avec la notion de l'étranger. Du reste, dans la circonstance, nous relevons fréquemment l'emploi de la première personne du pluriel, le « nous » afin que le public soit *de facto* assimilé à cette communauté. Dans cet article, nous citerons les extraits les plus représentatifs. En 1893, par exemple, Jules Lemaitre explique qu'il est fort « embarrassé » de juger *Mademoiselle Julie*, car il

---

<sup>42</sup> M. CARPENTIER D'AGNEAU, *Le Théâtre Libre - Une faillite*, in « La Revue d'Art dramatique », 15/11/1893, p. 251-252.

<sup>43</sup> F. SARCEY, *Chronique théâtrale - Frères de Herman Bang*, in « Le Temps », 25/06/1894, p. 2.



a aimé l'œuvre quand bien même celle-ci diffère formellement des « habitudes de l'esprit et du goût latins »<sup>44</sup>. À propos de cette même pièce, Henri Fouquier précise que pour la comprendre, il faut avoir « l'âme slave ou gothe » et que « **nous** sommes de malheureux Latins »<sup>45</sup>. Il écrira également au sujet de *Peer Gynt* que « ceci est le contraire d'une pièce de théâtre selon **nos** conceptions ordinaires et la négation même de **notre** génie latin » et sur *Jean-Gabriel Borkman*, que la pièce est trop compliquée, « pour moi, simple d'esprit, pétri de la pâte latine »<sup>46</sup>. Le critique Carpentier d'Agneau évoque lui les « paraboles qui embrouillent la situation au lieu de l'éclaircir, plus de caractère difficile accepté par **nous**, race latine »<sup>47</sup>.

### Nationalisme et protectionnisme culturel

Il nous paraît délicat d'aborder le sujet du protectionnisme et du nationalisme en France sans agiter la question de l'Empire allemand. En effet, on ne peut occulter la dimension politique et historique, et particulièrement les rancœurs envers le monde germanique suite à la guerre franco-prussienne de 1870 et la perte de l'Alsace et de la Lorraine. Or, les Scandinaves, en raison de leur situation géographique, des liens historiques, des langues provenant de la même branche, sont assimilés à cette notion de « Germanité »<sup>48</sup>. Il paraît ainsi inconcevable pour certains

---

<sup>44</sup> J. LEMAITRE, *La Semaine dramatique* - Mademoiselle Julie, in « Le Journal des Débats », 23/01/1893, p. 1.

<sup>45</sup> H. FOUQUIER, *Les Théâtres - Théâtre Libre* : Julie, *tragédie en prose de M. Strindberg*, in « Le Figaro », 17/01/1893, p. 3.

<sup>46</sup> H. FOUQUIER, *Les Théâtres - Théâtre de l'Œuvre* : Peer Gynt, in « Le Figaro », 13/11/1896, p. 4 ; H. FOUQUIER, *Les Théâtres - Théâtre de l'Œuvre* : Jean-Gabriel Borkman, in « Le Figaro », 12/11/1897, p. 4.

<sup>47</sup> CARPENTIER D'AGNEAU, *Le Théâtre Libre*, p. 251-252.

<sup>48</sup> En outre, comme l'explique Thomas Mohnike, « l'approche philologique permettait aux nationalistes allemands de puiser dans les sources scandinaves

intellectuels d'avoir de nouveau les Prussiens, l'Allemagne, aux portes de Paris. L'arrivée d'artistes étrangers considérés comme des « Germains » sur les scènes de théâtres s'avère donc intolérable. En outre, comment donner du crédit à des œuvres qui ont remporté tant de succès outre-Rhin ? Pour Jules Lemaitre, la réussite d'Ibsen, « poète septentrional » en Allemagne est naturelle car il appartient aux « peuples de race saxonne et germanique »<sup>49</sup>. Et selon lui, « dans cette glorification d'Ibsen », il y a « quelques complaisances, une entente secrète entre gens du Nord »<sup>50</sup>.

Alors que dans une lettre-manifeste, Aurélien Lugné-Poe souligne son choix de ne se consacrer qu'aux pièces dites d'importation, son argumentaire irrite fortement Catulle Mendès qui lui répond dans un article paru en juillet 1897 dans *La Revue blanche*. Le metteur en scène aurait en effet expliqué qu'il est « réduit à un tel négoce par la pauvreté de la production nationale ». Pour Catulle Mendès, il est temps de s'interroger sur « l'envahissement de la France par la pensée étrangère »<sup>51</sup>. Il veut bien tolérer Ibsen et Bjørnson, mais « il est inutile de jouer en France les vaudevillistes de Stockholm, de Copenhague, ou de Berlin; nous avons Messieurs Feydeau et Gandillot qui ont

---

pour servir leurs propres desseins. Puisque les langues scandinaves, l'anglais, le frison, le néerlandais et l'allemand avec tous ses dialectes étaient compris comme des langues germaniques, les peuples identifiés à ces langues pouvaient être imaginés comme faisant partie d'une famille et possédant un héritage commun. » (Cf T. MOHNIKE, *Le Dieu Thor, la plus barbare d'entre les barbares divinités de la Vieille Germanie*, in « Revue de littérature comparée », Paris, Klincksieck, 2015/2, p. 6.)

<sup>49</sup> J. LEMAITRE, *La semaine dramatique : Théâtre choisi d'Ibsen (suite) : La Maison de Poupée*, in « Le Journal des Débats politiques et littéraires », 09/09/1889, p. 1

<sup>50</sup> *Ibidem*.

<sup>51</sup> C. MENDES, *Le crépuscule polaire et l'aube française*, in « La Revue Blanche », juillet 1897, p. 81.

plus d'esprit qu'eux et qui nous suffisent »<sup>52</sup>. Déjà, dans un article du *Gaulois* paru peu après la première des *Revenants*, on pouvait lire : « Le théâtre étranger menace de s'implanter chez nous et d'y faire concurrence à notre théâtre national »<sup>53</sup>.

En outre, il nous semble important de souligner que l'importation des littératures scandinaves sur la scène culturelle et théâtrale française survient juste après celle des écrivains russes, principalement Tolstoï et Dostoïevski. On perçoit alors nettement une exaspération, exacerbée par un contexte déjà chauvin. C'est pourquoi, dès les premières pièces d'Ibsen montées à Paris entre 1890 et 1892, les Scandinaves, trop invasifs aux yeux de certains critiques, sont mis au ban. En effet, nous avons décelé cette notion de danger dans bon nombre d'articles et pu relever de nombreux exemples qui notifient la non-légitimité des auteurs scandinaves à être joués en France. Francisque Sarcey, en décembre 1891, s'offusque de la représentation d'*Hedda Gabler* :

Savez-vous que l'on commence à nous ennuyer ferme avec tous ces prétendus chefs-d'œuvre, qu'on nous apporte à grand bruit de Belgique, d'Angleterre, d'Allemagne, de Scandinavie, de tous les pays possibles et impossibles ? [...] Si un de nos auteurs dramatiques s'avisait de proposer à un directeur *Hedda Gabler* ou quelque chose dans ce genre, le directeur démancherait en sa faveur le plus robuste de ses balais; et si, par hasard, il se trouvait un directeur assez fantaisiste pour monter la pièce, ah! Mes amis, quel concert de récriminations dans la critique! Comme on reconduirait à grands coups de pieds quelque part, et le directeur et l'auteur! Il faudrait voir le nez du public, de celui qui allonge ses sept francs au bureau de location! Mais Ibsen est un Norvégien; voilà qui change la thèse<sup>54</sup>.

---

<sup>52</sup> Ivi, p. 83 ; Lire également M. BARRES, *La Querelle des nationalistes et des cosmopolites*, in « Le Figaro », 04/07/1892, p. 1.

<sup>53</sup> NICOLET, *Courrier des Spectacles*, in « Le Gaulois », 12/08/1890, p. 3.

<sup>54</sup> SARCEY, *Chronique théâtrale - Hedda Gabler*, p. 1-2.

Et la conclusion de cet article confirme cette montée du nationalisme et de la préférence nationale :

Je suis ravi pourtant qu'on nous ait joué cette pièce. J'espère qu'après cette épreuve, on va nous laisser tranquilles. Ibsen est liquidé cette fois, et l'on s'adressera, si l'on veut des œuvres nouvelles, aux jeunes gens, nés en France, qui frappent à la porte des théâtres sans pouvoir se les faire ouvrir<sup>55</sup>.

Cette amplification du protectionnisme et de l'affirmation de la supériorité française, Paul Delsemme, historien belge de littérature, l'explique comme étant une réaction des Français, qui ayant après 1870 « attribué leur défaite à l'idéal d'universalité auquel ils avaient imprudemment sacrifié la notion de patrie, se replièrent sur eux-mêmes et s'interdirent d'importer les philosophies et formes d'art de l'étranger »<sup>56</sup>. Nous constatons de la sorte que la politique et la littérature se retrouvent amalgamées lors de la réception des Scandinaves. Ainsi, nous remarquons que ces démonstrations, qui prônent de surcroît le côté latin et gaulois, confirment une accentuation du phénomène de protectionnisme culturel et corollairement, une montée du Nationalisme. Teodor de Wyzewa évoque, lui, en le raillant, le « génie du Nord » :

C'est que tous, à des degrés divers, nous sommes atteints depuis dix ans d'une étrange et fâcheuse maladie que j'appellerai, en attendant qu'on lui découvre un nom plus scientifique, la nordomanie. La France, qui était un pays latin, est maintenant en train de se pousser vers le Nord. [...] [Ibsen a fini] par incarner pour nous le génie du Nord, je ne sais quelle gigantesque et fumeuse entité qui s'est dressée, depuis dix ans, au-dessus de nos têtes. [...] Le génie

---

<sup>55</sup> *Ibidem*.

<sup>56</sup> Cf P. DELSEMME, *La première représentation d'Ibsen en langue française*, in « Degrés, revue de synthèse à orientation sémiologique », Bruxelles, automne 1982.

du Nord, tel qu'il m'est apparu, ne diffère du génie du Midi qu'en ce qui lui manque, comme au climat du Nord, la chaleur et la lumière<sup>57</sup>.

Ces élans protectionnistes suscitent des débats dans la presse et de nombreuses voix s'élèvent pour les dénoncer à l'instar d'Henri Bauer. Selon lui, « les maîtres de la position, détenteurs du record des gros tirages, repoussaient l'invasion des Barbares et ne pouvaient souffrir les idées venues du Nord, en dominatrices »<sup>58</sup>. Ils reprennent « les vieilles rengaines », à savoir « la clarté de l'esprit gaulois » qui s'opposerait aux brumes du Nord.

La brume du Nord ? Qui prétendrait que le reproche fut sérieux ? Les qualifications d'obscur et d'ennuyeux ne furent-elles pas appliquées à tous les écrivains, la première fois qu'ils s'écartèrent des lieux communs, des banalités chères à la foule ? Il n'est pas besoin pour cela être originaire de Scandinavie et chaque auteur l'encouru dont l'ouvrage imposait effort d'attention ou de réflexion. Il faut se boucher les yeux pour ne point voir la clarté radieuse, la lumière nouvelle qui resplendit et monte de *Brand*, *Rosmersholm*, *Les Revenants* et *Maison de poupée*<sup>59</sup>.

Quelques mois auparavant, c'était Gaston Deschamps qui avait réagi à l'article de Jules Lemaitre publié dans la *Revue des Deux Mondes* en s'interrogeant sur la finalité du questionnement nationaliste et patriotique dans les relations culturelles et principalement théâtrales entre la Scandinavie et la France<sup>60</sup>. « Veut-on, par-là, réhabiliter préserver l'esprit français ? » Et où doit-on le chercher ? « En Bretagne ? En Gascogne ? À Marseille ? »<sup>61</sup>. Avec beaucoup d'humour, Gaston Deschamps

<sup>57</sup> T. de WYZEWA, *Le génie du Nord*, in « Le Figaro », 12/11/1893, p. 1.

<sup>58</sup> H. BAUER, *La lumière du Nord*, in « L'Écho de Paris », 24/06/1895, p. 2.

<sup>59</sup> *Ibidem*.

<sup>60</sup> LEMAITRE, *De l'influence récente*, p. 847-872.

<sup>61</sup> G. DESCHAMPS, *La vie littéraire - À propos des littératures du Nord*, in « Le Temps », 30/12/1894, p. 2.

explique qu'il a entendu que cet esprit français semble « menacé des plus grands malheurs » et que si on ne le préserve pas il sera « prochainement écrasé par une avalanche de neige, congelé par la chute d'un glacier, submergé par un geyser, à moins qu'il ne se dissipe, comme une fumée, dans les brouillards de l'Islande. » Dans *Cosmopolis*, en 1898, année où Émile Zola publie son fameux « J'accuse ! » dans l'*Aurore*, Gabriel Trarieux s'insurge lui aussi contre les « protectionnistes des lettres » et de « l'esprit français »<sup>62</sup>. C'est du reste dans l'*Aurore* que nous avons trouvé un article haut en couleur, intitulé « Les dindons de la farce ». Fustigeant les nationalistes qui avaient manifesté pendant un concert du Norvégien Edvard Grieg, l'auteur anonyme s'en donne à cœur joie :

Il y a beau temps qu'en manière d'apophtegme on éructe cette phrase devenue banale : « La musique adoucit les mœurs ». [...] Elle agit surtout avec une étrange intensité sur les nerfs des nationalistes. [...] Et ils ont voulu, hier, mener tapage au concert Colonne parce que le capellmeister Edvard Grieg, qui refusa jadis de venir en France tant qu'on n'y réviserait pas le procès Dreyfus, faisait exécuter, conduisant lui-même l'orchestre, plusieurs de ses œuvres. Ah ! Le geste fut beau de ces paladins du nationalisme s'évertuant à conspuer de pures œuvres d'art – qu'est-ce que l'art peut bien leur faire ? Leurs oreilles bouchées n'y entendent goutte et leur cerveau atrophié y comprend moins encore<sup>63</sup>.

En conclusion, l'analyse fouillée du seul média existant au cours de notre période de référence rapproche l'histoire sociale et l'histoire culturelle, la presse étant un lieu d'expression et de confrontation d'opinions et de tendances politiques, artistiques et esthétiques à un moment défini. Au sujet de la réception, il est étonnant de constater que les Scandinaves se soient trouvés au

---

<sup>62</sup>G. TRARIEUX, *Le drame étranger à Paris - Pendant la saison 1897-1898*, in « *Cosmopolis* », octobre 1898, p. 124-133.

<sup>63</sup> ANONYME, *Les Dindons de la farce*, in « *L'Aurore* », 20/04/1903, p. 1.

cœur de la vie culturelle parisienne, tout en s'inscrivant dans un débat franco-français sur la place de l'étranger, la montée du protectionnisme et du nationalisme, sur fond de réminiscence de la défaite de 1870. En ce qui a trait aux imaginaires, l'examen de notre corpus s'est efforcé de scruter l'image de la Scandinavie et son évolution objective ; les stéréotypes sur le Nord, sa nature et son climat, étant au cœur même de la réception littéraire et théâtrale. À la faveur du corpus, nous remarquons que l'image du Viking est convoquée dans des articles et essentiellement utilisée par les critiques protectionnistes à travers l'analogie avec les Barbares du Nord qui seraient partis à l'assaut du génie latin. La littérature et le théâtre ne sont donc plus simplement une expression artistique, mais également une arme politique de conquête. Ainsi, ces démonstrations confirment une accentuation du phénomène de protectionnisme culturel et corollairement, une montée du nationalisme. Afin de résister à cette tentative de « colonisation culturelle », les critiques poursuivent leur dénigrement en arguant de l'influence voire de la copie d'idées et d'œuvres déjà présentes dans la littérature française ; la dévalorisation des lettres du Nord étant un moyen de réduire leur crédit.

Un siècle après les premières représentations d'Henrik Ibsen, la littérature scandinave était, pour un large public, quasiment retombée dans l'oubli. Or, au cours de la première décennie du XXI<sup>e</sup> siècle, le « polar nordique » bénéficie d'un retentissement fulgurant et envahit littéralement les libraires ! Alors que la presse a joué un rôle primordial à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans la promotion du théâtre scandinave, les réseaux médiatiques sous toutes leurs formes (presse, radio, télévision, cinéma, internet...) ont propulsé *Millenium* de Stieg Larsson vers des records de traductions et de ventes. À sa suite, sur un schéma quasi identique à celui de la décennie 1890, les romans policiers scandinaves connaissent eux aussi un large succès au

niveau mondial. Si l'on se focalise sur la question des images et des imaginaires, ce phénomène de mode est extrêmement intéressant. En effet, sur les jaquettes de livres des éditions françaises, l'aspect visuel est fondamental et renvoie de nouveau à la question des images : photos ou dessins représentant la neige, la glace, la nuit, les aurores boréales, les fjords, la forêt, les lacs, la brume, les élans, les rennes... De toute évidence, ces symboles demeurent forts dans l'imaginaire collectif. La représentation du Nord est donc au cœur d'une stratégie commerciale focalisée sur des clichés qui ont, somme toute, peu évolué, à une nuance près : à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ces images étaient utilisées pour dénigrer, aujourd'hui, elles le sont, sans doute, pour attirer...



### Bibliographie

AUBES F., MORCILLO F. (dir.), *Si loin si près : l'exotisme aujourd'hui*, Paris, Klincksieck, 2011

AUNET L. d', *Voyage d'une femme au Spitzberg*, Paris, Hachette, 1854

BERNARDINI L., *La Littérature scandinave*, Paris, Plon-Nourrit, 1894

BRIENS S., *Paris, Laboratoire de la littérature scandinave moderne (1880-1905)*, Paris, L'Harmattan, 2010

BRIENS S., CEDERGREN M., *Médiations interculturelles, trajectoires et circulations entre la France et la Suède de 1945 à nos jours*, Stockholm, Stockholm University Press, 2015

DELSEMME P., *La première représentation d'Ibsen en langue française*, in « Degrés, revue de synthèse à orientation sémiologique », Bruxelles, automne 1982

ENGWAL G., *Strindberg journaliste français*, in *Actes du Colloque Strindberg en héritage. Paris, 27-29 septembre 2012*, Paris, Études germaniques n°4, octobre-décembre 2013

FOURNIER V., *L'Utopie ambiguë. La Suède et la Norvège chez les voyageurs et essayistes français (1882-1914)*, Clermont-Ferrand, Éditions Adosa, 1989

FOURNIER V., *Le voyage en Scandinavie : anthologie de voyageurs (1627-1914)*, Paris, Robert Laffont, 2001

GINESTY P., *De Paris au Cap Nord. Notes pittoresques sur les pays scandinaves*, Paris, Louis Chaux, 1897

MAURY L., *Les Scandinaves et nous : essai d'explication des relations littéraires franco-scandinaves*, Paris, Mercure de France, 1947

MOHNIKE T., *Au lieu du Germain - Géographies d'appartenance et philologie comparée à Strasbourg entre 1840 et 1945*. (Thèse HDR, 2015, non publiée)

MOHNIKE T., *Le Dieu Thor, la plus barbare d'entre les barbares divinités de la Vieille Germanie*, in « Revue de littérature comparée », Paris, Klincksieck, 2015/2

MOURA J.-M., *La littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998

RABOT Ch., *Au Cap Nord. Aux fjords de Norvège et aux forêts de Suède*, Paris, Hachette, 1898

RECLUS É., *Nouvelle géographie universelle - L'Europe scandinave et russe*, Paris, Édition Hachette, 1880, tome 5

RENETEAUD G., *Du merveilleux au scientifique. Évolution de la représentation de l'Islande en France entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle*, 286 p., Thèse : Études nordiques, Paris IV Sorbonne, 2015, sous la direction du Pr Sylvain Briens (non publiée)

SAID E. W., *L'Orientalisme - L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 2005

WEILL N., *La Saga des revues*, Paris, Le Monde/CNRS Éditions, 2011

**Articles cités dans cet article et extraits de notre corpus de thèse**

ANONYME, *Les Dindons de la farce*, in « L’Aurore », 20/04/1903

BARRES M., *La Querelle des nationalistes et des cosmopolites*, in « Le Figaro », 04/07/1892

BAUER H., *La lumière du Nord*, in « L’Écho de Paris », 24/06/1895

BORDEAUX H., *Henrik Ibsen - Réalisme et symbolisme*, in « Mercure de France », septembre 1894

BRANDES G., *Henrik Ibsen en France*, in « Cosmopolis », janvier 1897

CARPENTIER D’AGNEAU, *Le Théâtre Libre - Une faillite*, in « La Revue d’Art dramatique », 15/11/1893

DESCHAMPS G., *La vie littéraire - À propos des littératures du Nord*, in « Le Temps », 30/12/1894

FOQUIER H., *Les Théâtres - Théâtre Libre : Julie, tragédie en prose de M. Strindberg*, in « Le Figaro », 17/01/1893

FOQUIER H., *Soirée de l’Œuvre : Père, pièce en 3 actes de M. August Strindberg*, in « Le Figaro », 14/12/1894

FOQUIER H., *Les Théâtres - Théâtre de l’Œuvre : Peer Gynt*, in

« Le Figaro », 13/11/1896

FOUQUIER H., *Les Théâtres - Théâtre de l'Œuvre : Jean-Gabriel Borkman*, in « Le Figaro », 12/11/1897

FOURNEL V., *Les Œuvres et les hommes - Rosmersholm*, in « Le Correspondant », 25/10/1893

GANDERAX L., *Chronique théâtrale - L'Œuvre*, Rosmersholm, in « La Revue Hebdomadaire », 21/10/1893

LEMAITRE J., *La semaine dramatique : Théâtre choisi d'Ibsen (suite) : La Maison de Poupée*, in « Le Journal des Débats politiques et littéraires », 09/09/1889

LEMAITRE J., *La Semaine dramatique - Mademoiselle Julie*, in « Le Journal des Débats », 23/01/1893

LEMAITRE J., *De l'influence récente des littératures du Nord*, in « Revue des Deux Mondes », décembre 1894, tome 2

MENDES C., *Le crépuscule polaire et l'aube française*, in « La Revue Blanche », juillet 1897

NICOLET, *Courrier des Spectacles*, in « Le Gaulois », 12/08/1890

PESSARD H., *Les Premières - Les Revenants*, in « Le Gaulois », 31/05/1890

PESSARD H., *Les Premières - Melle Julie*, in « Le Gaulois », 17/01/1893

SARCEY F., *Chronique théâtrale - Au Théâtre Libre*, Le Canard sauvage, in « Le Temps », 04/05/1891

SARCEY F., *Chronique théâtrale - Au Vaudeville*, Hedda Gabler, in « Le Temps », 21/12/1891

SARCEY F., *Chronique théâtrale - La Dame de la mer*, in « Le Temps », 19/12/1892

SARCEY F., *Chronique théâtrale*, in « Le Temps », 13/11/1893

SARCEY F., *Chronique théâtrale - Frères de Herman Bang*, in « Le Temps », 25/06/1894

SARCEY F., *Chronique théâtrale - Un dernier mot sur Jean-Gabriel Borkman*, in « Le Temps », 22/11/1897

STRINDBERG A., *Le Barbare à Paris*, in « Gil Blas », 08/08/1895

SUARES A., *Ibsen, la morale de l'anarchie*, in « Revue des Deux Mondes », août 1903, tome 2

TRARIEUX G., *Le drame étranger à Paris - Pendant la saison 1897-1898*, in « Cosmopolis », octobre 1898

WYZEWA T. de, *Le génie du Nord*, in « Le Figaro », 12/11/1893